

**Lecture  
critique  
de  
“lieux  
communs”  
dans  
la Bible**

**(traduction Segond)**

*Notre père...*

## Matthieu, 6, 9 à 13

### C'est-à-dire: précaire parole

*Je ne peux m'empêcher de penser à une critique qui ne chercherait pas à juger, mais à faire exister une œuvre, un livre, une phrase, une idée; elle allumerait des feux, regarderait l'herbe pousser, écouterait le vent et saisirait l'écume au vol pour l'éparpiller. Elle multiplierait non les jugements mais les signes d'existence; elle les appellerait, les tirerait de leur sommeil. Elle les inventerait parfois? Tant pis, tant mieux. La critique par sentence m'endort; j'aimerais une critique par scintillements imaginatifs. Elle ne serait pas souveraine ni vêtue de rouge. Elle portait l'éclair des orages possibles.*

**Michel Foucault**

(publié sans nom d'auteur, sous le titre "Le critique masqué", par un magazine français en avril 1980)

Prier c'est dire, de telle manière que les mots ne soient pas en l'air. Il est tentant de croire qu'une prière c'est ce qui monte en l'air - tentation sans doute propre à toute prière. Jonas par exemple prie ainsi, en poussant fort les mots devant lui, au-dessus de lui. Mais ici rien de tel, au contraire. Qui veut dire vraiment - autrement dit: prier - doit commencer par se retirer de cette trop humaine tentation de faire la bête qui monte, qui monte... C'est en secret qu'on prie, dans le recueillement contenu, presque avare: la prière est une parole sèche - sècheresse de la parole même? Jésus est monté sur la montagne - il est visiblement inutile de chercher à monter encore. Dieu sait, hélas, que nous continuons à lever mains et yeux au ciel - dérisoires alpinistes posant nos drapeaux jusqu'au bout de textes plus piétinés que lus et relus. Découvrons celui-ci.

Hélas il faut bien parler. Dire de telle manière que les mots ne disent que ce qu'ils disent, n'est-ce pas demander l'impossible? C'est en tout cas la limite sur laquelle tente de se tenir la prière. Non pas outrepasser cette limite mais s'y tenir, s'en tenir là, dans une économie précaire, de bouts de chandelle, de veilleuse, parcimonie sauvegardante, brin de paille qui luit - tout ce qu'il faut à un souffle minuscule. Car il faut bien parler, souffler, même si c'est aussi peu que possible. C'est que parler veut dire autre chose que simplement dire: par exemple répondre ou sermonner, prévenir ou gronder, bavarder presque toujours, répéter souvent, indiquer parfois. L'indication est une parole qui renvoie du plus près possible au dire: une prédication, une parole si l'on veut bavarde, mais qui connaît la nécessité de ce qui la fonde - parlant de ce qui la fonde, elle espère (en d'autres termes, elle prie) indiquer ce

qu'il faut dire. Nous le savions déjà: la prière, c'est ce qu'il y a à dire.

Prévenus que le souffle de notre parole pourrait bien n'être que courant d'air, qu'avons-nous à dire? D'abord ceci que les choses étant ce qu'elles sont il n'y a pas à les déranger en prières intempestives. La prière, toute confinée qu'elle soit, rappelle l'ordre des choses: le haut et le bas, le ciel et la terre, là-bas et ici-bas. Ordre des choses: un génitif de distance plus que de rapport, une franche délimitation. La première figure d'une parole ramassée sur sa précarité renvoie au cosmos: en tant que parole elle s'adresse, en tant que vouloir-dire elle murmure "c'est ainsi".

Suivent trois termes ou trois figures de cette parole pauvre qu'est toute prière. Souvenons-nous de l'étonnante audace de la parole en pari impossible: *YHWH*, un souffle à peine, ligne-frontière à peine sensible. Quelle frontière ici? Réponse: un nom sanctifié, un règne advenu, une volonté féconde. Si peu que ce soit, la parole précaire en dit assez long, d'autant que trois autres figures encore viendront achever ce qu'il y a à dire: du pain banal, un commerce réciproque, un vertige équivoque - et ce sera tout.

Trois termes en six figures visées deux à deux (nom-pain, règne-commerce, volonté-vertige). Traduisons: le sacré, la politique et l'idéal - si ces trois-là font six, c'est qu'il s'agit moins d'ordres tout faits que de tendances souhaitées, moins états que tensions, à l'équilibre précisément précaire. Comme parole, la prière épouse cette précarité.

Nom et pain sont des réalités toujours prêtes à se prendre en faits bruts, données ou évidences routinières dont le quasi miracle échappe souvent à notre familiarité paresseuse - d'où ce rappel à l'ordre. La sanctification est un à-faire subjonctif, indication mais non saisie de ce qui ne va pas sans promesse, souhait ardent. Le pain de même, avec cette différence: si le nom est notre à-faire, le pain est ce sans quoi rien ne serait ni fait ni à faire, condition de toute condition.

Règne et commerce désignent à leur tour l'ordre social si politiquement paradoxal: la hiérarchie et l'échange. Toute organisation sociale est toujours prête à se prendre en tout-fait, en plus rien à faire. Contre cette tendance de l'ordre à se prendre pour l'ordre établi une fois pour toutes, voici le souhait qu'advienne seulement - quant à là-bas - l'ordination, l'ordonnance patiente ("qu'il arrive"!), et - quant à ici-bas - la réciprocité d'un commerce, la communauté pratique de l'équivalence donner-recevoir: un acte, non un fait.

Après le pôle (le sacré) et la direction (la politique), reste à dire le sens: cette affaire de volonté qu'est la liberté - la délivrance. C'est sans doute le plus grand risque. L'idéal est toujours prêt à se prendre pour idole. Un chiasme d'exposition et d'arrachement

(offenseurs/offensés, tentation/malin) signe la fin de la prière: juste en-deçà de la limite jusqu'où pourtant on est allé pour la tracer.

La prière, profondément une sinon unique, s'achève là où elle commence - index replié aussitôt que pointé, vie et mort en leur bord commun, souffle du soupir ultime, premier et dernier mot d'une créature qui se sait finie, parole secrète mais secrétaire quand même, secrétant en silence le fil ténu des mots que tente notre salut.

Gilles Clamens – [gilles.clamens@wanadoo.fr](mailto:gilles.clamens@wanadoo.fr)